

Critique mercredi 21 septembre 2011

En avoir pour son argent

Danse à 10 de La 2e porte à gauche

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

Déjantée, délurée, érotique, sensuelle, provocatrice... Danse à 10 fait une forte impression et s'avère une réussite pour La 2e porte à gauche. Portrait d'une soirée pas comme les autres.



Ce n'est pas tous les jours qu'on entre dans un bar de danseuses. Enfin, ça dépend du monde, j'imagine, mais bon. Ce n'est surtout pas tous les jours que l'art cohabite avec l'illicite, de façon aussi ouverte et assumée, sans tabous ni fausse pudeur.

Affichant complet, **Danse à 10** est déjà un succès. Lundi soir dernier, plusieurs membres du gratin artistique montréalais s'était donné rendez-vous au Kingdom Gentleman's Club, donnant au spectacle un air de grand happening.

Il faut dire que l'idée est géniale, et particulièrement bien exécutée. La danse contemporaine aurait pu envahir un bar de danseuses, le dénaturer, lui faire perdre son authenticité. Ou encore, le bar de danseuses aurait pu avaler la danse contemporaine, la transformer en objet vulgaire. Heureusement, ni l'un ni l'autre ne se produit. C'est plutôt une collaboration qui se produit ici, et donne tout son sens à l'expérience. Une cohabitation qui s'étend jusqu'au public, séparé entre néophytes, clients réguliers et serveuses du Kingdom.

Sur scène, neuf numéros de succèdent, créations de sept chorégraphes, annoncés par la voix chaude de Robin, la « voix de la nuit » qui est toujours derrière le micro au Kingdom. La confusion des genres est parfaitement assumée : « Légèrement troublée, légèrement fragile... Blanche ! », invite-t-il, alors que la jeune effeuilleuse (une des deux professionnelles qui sont intégrées au spectacle, avec Miss Betty Wilde), monte sur le stage et se déshabille d'un geste avant d'entamer une danse sensuelle... Danse qui, peu à peu, se fait moins expansive, plus lente, plus recroquevillée, à mesure que perce une voix masculine qui marmonne on ne sait quoi en ajoutant langouusement : « Blanche... ». Un homme (l'acteur Alexis Lefebvre), petit micro fixé près des lèvres, se promène dans la salle, épandant son désir pour la belle de la nuit, un numéro signé Jérémie Niel.

Les scènes se suivent et ne se ressemblent pas. Une femme, le regard hagard et perdu au loin, piaffant comme une jument, fait tinter les cennes, qui tombent de ses sous-vêtements à chaque mouvement fougueux (Manon Oligny). Clara Furey, être androgyne aux plates-formes vertigineuses et aux formes angulaires, désarticulées, dont la voix aiguë perce le silence (Benoît Lachambre). Un homme d'un certain âge, habillé comme un trucker, harangue et provoque le public avec son obsession sexuelle, un gros machin caché dans ses pantalons... (Nicolas Cantin).

Certains numéros expriment la perte de sens, la déconnexion d'avec son corps, d'autres sont carrément sensuels, érotiques ou alors provocateurs. Certains sont plus formels, et explorent les possibilités de l'espace (particulièrement les pôles), comme le fait Frédéric Gravel dans ses deux très beaux numéros avec Francis Ducharme, à la présence fouguese et magnétique, et Blanche, qui devient ange de la nuit en se laissant couler avec langueur, la tête en bas, le long d'un pôle. Bouffée de fraîcheur, Marie Béland propose un numéro grivois et rigolo, à mi-chemin entre danse et théâtre, qui déride la salle.

Certains jouent avec les codes, comme le fait avec brio Mélanie Demers, toujours aussi puissante et politique, dans son travail avec l'effeuilleuse burlesque Betty Wilde et son « assistante », nue comme un vers (à l'exception de bottillons noirs) qui vient nous présenter, mi-dépitée, mi-hystérique « la seule et unique Miss Betty Wilde ! ». À travers son strip-tease, d'abord parfaitement maîtrisée, la perte de contrôle et la lassitude viendront peu à peu envahir les mouvements de la danseuse à mesure qu'elle se défait de son appareil, comme si elle y perdait une partie d'elle-même.

Derrière la scène

Ce qui fait de *Danse à 10* plus qu'un simple spectacle et une expérience en soi, c'est toute l'action qui se déroule dans le bar pendant et entre les numéros. Chaque danseur se promène dans la salle, cherchant à vendre sa « danse à 10 », certains de façon beaucoup plus insistante et intrusive que d'autres, éliminant la distance entre le spectacle et le spectateur. Une expérience que je n'ai pas eu le temps d'essayer, malheureusement, mais qui se promet grandement déstabilisante pour le spectateur, enfermé dans un minuscule cubicule avec un (ou même deux !) danseur.

Le clou de la soirée est sans doute ce salon V.I.P., où on doit se procurer une petite carte rouge pour pouvoir entrer (le plus facile étant d'attendre les gens à la sortie du salon pour leur quémander leur ticket). À l'intérieur, par groupe de six, on peut assister à la performance visuelle et auditive créée par Stéphane Gladyszewki.

Un homme et une femme, nus comme des vers et recouverts d'un drap, apparaissent dans la lumière du projecteur. L'homme, à genoux, souffle sur le bas ventre de la femme. Son souffle chaud répand sur le drap bleu et jaune une trace de rouge, qui se retire quand il inspire. Ce procédé utilisant une caméra vidéo à imagerie thermique est tout simplement hypnotique. D'autres projections suivent dans ce numéro hautement érotique et sensuel d'une dizaine de minutes, que je ne révélerai pas ici pour garder votre plaisir.

Des supplémentaires se sont ajoutées les 27 septembre ainsi que les 2 et 3 octobre.